Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 20 (1952)
Heft: 9

Artikel: Le bel âge
Autor: Dognou, André du
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569863

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

peut-être, sans y songer, sans le vouloir, en craignant ce don, et cette révélation, un jour connaître un mélange de chair; autrement dit pour beaucoup trop, seule la chair compte. Je frémis en songeant à celui qui a osé prendre l'un de ses élèves qui, lui, était d'une beauté insupportable, pour la jouissance. Cela me dépasse. Cela me navre. Il y eut une heure de baisers, et puis, ce fut tout, c'est fini. Ce garçon n'était pa vraiment un homosexuel. 17 ans, il a voulu jouir, il a marché, il n'a pas condamné son maître, j'en suis sur, mais demain, quel souvenir aura-t-il de l'homosexualité? Et s'il est un homosexuel il viendra grossir le nombre de nos petits jouisseurs. Alors que ces étreintes, si elles étaient inévitables, eussent revêti un éclat autrement incomparable si elles avaient été la conclusion d'une longue et pénible marche, solitaire, puis la main dans la main, pour conquérir ensemble une vérité.

votre ***

LE BEL AGE

André du Dognon, l'auteur des «Amours Buissonnières», dont on sait le grand succès en France, corrige actuellement les épreuves de son prochain roman. «Le bel âge» qui doit paraître à la rentrée chez le même éditeur. Il nous a réservé la primeur des pages suivantes, encore inédites. *La Rédaction.*

Il y a un second lit dans la petite chambre de Carpanéro qui est la plus fraîche du palais, un second lit, souvent défait dont les draps gardent la forme d'un dieu: le sergent Louis qui était dans ma compagnie et que j'ai retrouvé avec surprise ici.

Il appartenait à un service très éloigné de la Chirurgie où je ne le voyais jamais. A la caserne, j'avais été frappé de sa ressemblance avec Tenceville. C'était un Tenceville méditerranéen. Ses traits étaient nets comme ceux de l'Anglais. Ses yeux allongés, ses lèvres minces ne lui permettaient qu'un sourire de coin, mais la patine du visage, la couleur bronzée qu'il avait prise lui enlevaient l'inhumanité qui défendait mon coeur contre l'espérance. Le sergent Louis, au contraire, était un dieu qui ignorait son pouvoir. En me rapprochent de lui, j'aurais pu m'anéantir dans son humanité, dans son odeur terrestre, alors que Tenceville n'avait qu'une odeur de bagages encore anonymes. Louis avait pour moi la saveur d'un légionnaire ajoutée à la beauté d'un Anglais. Il avait une façon de s'approcher de mon lit, à la caserne, de me parler du service, qu'il n'avait pas avec les autres. C'étaient les mêmes ordres, mais il me les donnait à voix moins haute, quelquefois à voix basse. Notre conversation n'était jamais familière. Il ne pouvait même pas s'agir de conversation entre nous, mais lorsqu'à la fin d'une matinée harassante il traversait la chambrée, les mèches de ses cheveux noirs — ceux de Tenceville étaient plus clairs — collées à son front plus blanc que son visage, il me cherchait quelquefois du regard, s'arrêtait un instant près de mon lit.

Ses mains, sa voix disaient son origine modeste. Il laissait souvent

voir la lassitude qu'il éprouvait à être aussi mal placé dans la hiérarchie militaire, entre l'homme de troupe et l'adjudant, rendu responsable par l'un comme par l'autre de tout ce qui n'allait pas. Moi, je l'admirais en silence. Le désir que j'avais de lui, le sentait-il? Non, sans doute, mais fatigué par tous ces hommes, il reposait ses yeux sur moi qui n'en étais pas un tout à fait. Je n'avais pas une chair, une voix, un raisonnement épais comme les autres dont la multitude l'assaillait peut-être la nuit dans ses cauchemars. Cela durait une minute ou deux, puis il repartait, la voix de nouveau triste et dure. Il s'était contenté de hocher la tête quand il m'avait vu, lors de la première revue d'armes, désemparé devant mon fusil étalé en petits morceaux sur mon lit. Lui aussi, je m'en avisais maintenant, avait déserté pour l'hôpital. Il préparait donc en secret son examen de sous-officier infirmier? J'aurais voulu savoir s'il faisait impression sur Carpanéro et le lui demandai.

— Oh, non, me dit-il, je le vois à peine, Il a le sommeil pesant. Quand il ronfle trop je le réveille. Il n'est pas très raffiné et transpire pas mal des pieds. Cela lui fait du tort auprès des femmes.

Si intime que je fusse avec Carpanéro, je ne sais pas exactement comment il faisait l'amour. Il en parlait sans insister comme quelqu'un qui a été comblé — et toujours au passé.

— Et Louis? lui demandait-je un jour.

Il replia ses longues jambes et rit :

— Louis ? Deux fois par semaine avec Maria !

C'était la cantinière de l'hôpital. Elle était la femme d'un vieil adjudant, pesait quatre vingt dix kilos et était horrible.

— C'est impossible !

— Si !

— Mais elle est plus poilue que son mari ! Plus . . .

— Elle a ses moments de faiblesse !

Que le sergent Louis couchât deux fois par semaine avec Mme Castignac, que, deux fois par semaine, ils se perdit dans cette montagne de chair couronnée d'une forêt rousse, à qui le plus décidé des artilleurs demandait craintivement des biscuits et un verre de vin blanc, loin de me détourner de lui me le rendait plus cher encore parce que je pensais soudain que j'avais quatre vingt centimètres de tour de taille et le corps de ce montreur de singe dont un pape fit un jour un cardinal et que le peuple surnomma le cardinal Simiesco. Pour moi, si j'étais pape un jour, je canoniserais le saint qui, invoqué après sa mort, permettrait ce miracle, le plus difficile de tous: conduire dans les bras d'un garçon celui qu'il choisit de loin et qui ne songe pas à lui !

Quelquefois je pensais que ce miracle était possible et que j'en bénéficierais un jour. Je regardais alors les hommes avec une reconnaissance anticipée et j'en étais tout apaisé. Je savais gré au sergent de ne me mettre en présence que d'une rivale dérisoire, quoique terrible à voir et à entendre, mais dont il tirait sans doute quelques avantages matériels: entretien de linge, repas pris chez elle avec le mari. C'est pour cela qu'il faisait passer sur elle les petits cailloux de son plaisir. Je le pris un peu en pitié.

Une pudeur, disons un manque de simplicité pour parler comme Jimmy, m'empêchait de dire ma pensée à Carpanéro. Je souhaitais

seulement qu'il me laissât seul un moment dans la chambre pour pouvoir m'approcher du lit du sergent et me laisser aller à quelque sacrilège tel que d'enfoncer mon visage dans son oreiller ou dans sa vareuse pendue au mur et d'en respirer longuement l'odeur de pain sec.

Quatre jours plus tard je quitterais cet asile où j'avais été à la fois à l'abri de la vie civile et de la vie militaire, le pyjama où je me sentais si bien pour mon illusoire uniforme. Carpanéro m'accompagnerait jusqu'au bout de l'allée, devant le pavillon où l'on entendait toujours Mme Castignac traiter durement ses clients.

La grinçante guimbarde datant de la conquête me conduirait avec quelques autres convalescents à la gare. Pourquoi chaque tournant de ma vie m'était-il pénible comme s'il devait avoir une issue tragique?

Je quittait l'hôpital pour Philippeville où une couchette avait été retenue pour moi sur le *Gouverneur Général Jonnart*. Ce jour là mes camarades devaient être libérés. Je fus heurex d'avoir fait mon service militaire jusqu'au bout, d'avoir rejoint ainsi le gros du troupeau qui avait vécu entièrement la dure et joyeuse expérience de la caserne.

Carpanéro, craignant pour moi les nuits fraîches en mer, me donna un long pardessus qui allait bien avec le foulard vert que m'avait offert Mme Gervais. Il me garda un moment dans sa chambre avant de m'accompagner à la vieille guimbarde. Il me prit par les épaules :

— Daniel, ne reviens jamais. Promets le moi !

— M'engager, moi ?

— Pense à moi quand tu seras tenté d'abandonner.

Il n'avait jamais eu autant d'allure dans sa tunique blanche ajustée. Un sourire de théâtre laissait voir ses dents qui auraient pu servir de réclame à un dentifrice, mais ses beaux yeux noirs brillaient d'un feu qui disait une émotion bien près des larmes. Je recevrais quelque temps encore des lettres de sa haute écriture fabriquée, puis il se lasserait de ne plus recevoir de réponse.

On entendit les grelots de la voiture qui était arrivée dans la cour. J'avais tout juste le temps de lui dire quelque chose de vrai :

— Le sergent Louis ! Je n'ai pas pu lui faire mes adieux. Quel dommage que je n'aie pas osé lui dire . . .

— Quoi ?

— Que je l'aimais. J'aurais fait n'importe quoi pour me trouver pendant cinq minutes dans ses bras.

L'étonnement se peignit sur ses traits :

— Pas possible ! Il te plaisait ? Quand il le saura il sera bien surpris. Mais c'était très simple : il en avait assez de sa cantinière, il aurait été flatté. Un soir qu'il ne pouvait dormir nous en avons parlé.

J'en fus aussi satisfait que si j'avais senti battre son coeur. Les dieux sont donc timides ? Quel espoir pour l'avenir et quelles résolutions !

— Dis lui que j'osais à peine le regarder tant il me faisait peur, tant je le désirais . . .

Je faillis ajouter que c'était lui, surtout, qui, à mon insu, me ramenait dans cette chambre comme à un tabernacle vide, mais je me tus. J'emportai d'un regard tout ce que je quittais : le gramophone dont je n'oublierais pas les disques, la photographie de Carpanéro dans le rôle d'Almaviva, le petit brûle-parfum de bronze avec des pastilles du sérail,

la culotte pendue au mur au dessus du lit du sergent Louis et sortis suivi de mon ami qui portait ma valise. Les autres m'attendaient dans la cour.

Devant l'entrée de l'hôpital, à l'endroit où les ambulances s'arrêtaient, s'étalait une large flaque de sang. Elle était comme une grande étoile rouge. Je la regardai comme si elle était déjà faite de mon sang. Carpanéro la vit-il ? Quand la voiture s'éloigna, j'aperçus longtemps sa tunique blanche.

André du Dognon

The Kinsey Report and related matters

by H. S., New York

As one might have expected, the Kinsey Report has attracted much comment. Several books have taken up the figures which the Report presented to the public, and have supplemented and analyzed a great deal. Nor have the newspapers been entirely silent.

A small bi-weekly publication, «People Today» (March 26, 1952), carried a brief report under the title «Homosexuals in America» by a noted New York psychiatrist. The magazine must be highly commended for allowing an article of such extraordinary fairness to appear in its pages. The author deals briefly with statistics pertaining to military service, and states that «one out of every 200 male draftees» will be rejected on account of homosexuality. Noting the existence of the «curtain of silence», the device by means of which most newspapers withhold any fair information about HS, he proceeds to an outline of three case-histories from his own practice. The summary concludes with general statements on the nature and causes of HS. The author is inclined to feel that psychological, social and family influences are the causes, rather than hereditary or biological circumstances. As against Freud, who did not believe that a «cure» could be effected, our writer says that «some cures are possible to the extent of making an invert also capable of having ‚satisfactory relations' with women». Some psychiatrists, we learn, are very confident that they can achieve a «complete cure». A patient of the writer says, «We homosexuals live in constant fear of discrimination. We are a persecuted minority.»

So much for the article itself. I am afraid that the first two of the case-histories given are representative only of those among us who have come into serious emotional conflicts and need treatment by a psychiatrist. Furthermore, it seems that in both of the cases mentioned, homosexuality is merely an accompanying factor, and does not constitute the main cause of the unbalance itself. Incest and an Oedipus conflict cause similar disturbances in hetero-sexuals, and it must be said that these psychological attachments are not necessarily stronger in the average adjusted homosexual than in other people. Understanding of homosexuals cannot come entirely from clinical cases or the psychiatrist's couch. There are well-adjusted homosexuals and heterosexuals; there are also